LE CHEMIN DU CIEL;

OU

L'HOPITAL DES FOUS;

SATIRE CHRÉTIENNE.


CHICAGO

LE CHEMIN DU CIEL,

OU

L'HOPITAL DES FOUS;

SATIRE CHRÉTIENNE.

L'ardeur de se montrer, et non pas de médire,
Arma la vérité du vers de la Satire.

A PARIS,

A L'IMPRIMERIE EXPÉDITIVE, RUE St.-BENOÎT, No. 21;

Chez SUROSNE, Libraire, Palais du Tribunat, galerie de bois, No. 253.

AN XI. (1803.)

LE

CHEMIN DU CIEL,

SATIRE CHRÉTIENNE.

Qui doute qu'aujourd'hui, l'on n'ait mille raisons,
D'appeler l'Univers des Petites-Maisons ?
L'hôpital de nos fous est l'image du monde.
En doctes insensés, Paris, sur-tout, abonde.
Qu'on y voit de ces fous impudens, orgueilleux,
Qui croient qu'en certains points rien n'est au-dessus d'eux !
On y devient si vain, que ce qu'on veut paraître,
A force d'y penser, on s'imagine l'être.
Moi, qui voudrais qu'on crut que tous mes vers sont beaux,
Selon moi seul, qui suis-je ? un second Despréaux.
Esménard, ce rimeur, fade autant que stérile, (1
Rêve qu'un jour sa muse éclipsera Delille.
Géoffroy, nourri de fiel, de ronce et de chardon, (2
Se croit Horace, ou Perse, ou Nonotte, ou Fréron.

Fiévée, en diffamant Rousseau, Mably, Voltaire, (3
Veut mériter l'honneur d'être un *grand pamphlétaire.*
Saint-Ange, dans ses vers, croit n'avoir point d'égal. (4
Mercier protège L'ANE, au dépens du CHEVAL. (5
De *Laharpe* et *Clément* la maligne folie
Est celle de ces fous qu'on enferme et qu'on lie.
Il n'est pas jusqu'au sot, au risible *Gaston*, (7
Qui ne pense avoir bu toute l'eau d'Hélicon.
Ainsi, pauvre mortel qui te croyais si sage,
Tu le vois : la sagesse est bien peu ton partage.

MAIS, il est d'autres fous que je n'ose nommer;
Ceux-ci plus dangereux, plus durs à reformer,
De ma verve irritée, excitent la furie.
Muses, quittons, pour eux, le ton de raillerie.

JUGE, qui sur tes yeux, n'a pu même un seul jour,
Souffrir d'autre bandeau que celui de l'amour;
Prêtre, qui, dans l'ardeur d'allier des familles,
Va, pour les soupirans, à la quête des filles;
Rigide Ultramontain, dont le zèle échauffé, (8
Regrette le bon tems des saints Auto-da-fé;
Sectateur de Jésus, ardent propagandiste, 9
Qui prêche, en nos cités, la foi Bacchanariste;

Arrogant parvenu, nommé jadis, Lafleur,
Qui veut prendre aujourd'hui des airs d'Ambassadeur ;
Jeunesse, au goût si pur, jeunesse, qui, naguerre, (10
Au Théâtre français, osa siffler Molière ;
Prélat, bien moins prélat que bourgeois de Paris ;
Directeur, si jaloux, même des vieux maris ;
Curé, dont tout le zèle est une humeur bourrue ;
Femme, tout à-la-fois, dévote et dissolue ;
Courtisan, sans honneur, sans principe et sans foi ;
Prince lâche et cruel, bien plus tyran que roi ; (11
Enfin, toi qui démens tout ce que tu crois être ;
Veux-tu connaître un fou ? tu n'as qu'à te connaître.

Mais, je vous entends, tous, me baptiser fort mal,
Me traiter d'impudent, m'appeler Juvénal !
En quoi l'ai-je imité ? Je n'ai point, dans mes rimes ;
Découvert, comme lui, la nudité des crimes ;
Et si ses moindres mots pinçaient pour éveiller ;
Les plus hardis des miens n'ont fait que chatouiller.
Oh ! s'il venait ici vous prêcher, fous insignes,
Mortels, qui du nom d'homme êtes si fort indignes :
Oui, si vous pouviez voir ce censeur courageux,
Sur vos égaremens jetter un peu les yeux,

Vous le verriez outré, bien plus que moi sévère,
Vous livrer aux enfers, avec toute la terre;
N'éclairer jamais rien, sans y mettre le feu,
Et faire toujours trop ce que je fais trop peu.

Sur cet âpre sujet, censeur attrabilaire,
C'est assez discourir : change un peu de matière.
— Muses, je vous entends et vais vous obéir,
Aussi bien, ce sont maux qu'on ne saurait guérir.
— Sur les femmes, crois-nous, exerces ta satire.
— De ce sèxe charmant, qui, moi, j'irai médire ?
J'irais. . . . . Non, non, jamais, de vos dons trop épris,
Muses, je n'obtiendrai vos faveurs, à ce prix.
— D'accord : mais tu pourrais, sans crainte, sans scrupule,
Peindre ce directeur, ce caffard ridicule,
Qui d'Élise, sans cesse, accompagnant les pas,
Lui prêche des vertus qu'il ne pratique pas ;
Ou ce prédicateur, aux regards effroyables,
Apostrophant les saints, comme on chasse les diables,
Et qui voulant prouver que le seigneur est doux,
Gâte ses argumens par des yeux en courroux ;
Ou ce Pasteur fameux, retranché dans sa cure, (12
Qui refuse aux mondains jusqu'à la sépulture ;

Ou ce prélat, si vain du nom de *Monseigneur*, (13
Qu'à peine s'il répond, quand on lui dit: *Monsieur*;
Ou ces juges du cœur, non exempts de faiblesses,
Qui deviennent pêcheurs auprès des pêcheresses;
Ou cet abbé fringant, bel-esprit, sensuel,
Qui pour tout Évangile a lu Machiavel;
Ou ce peuple fallot qui court sur le Calvaire, (14
Canoniser le corps d'un pieux Solitaire;
Ou bien cette Beauté qui va dans un saint lieu,
Quêter des cœurs pour elle, et des deniers pour Dieu... (15
— Muses, c'en est assez : la tâche est difficile,
Mais, mon courage est grand, et le sujet fertile.

Paraissez, directeurs, prêcheurs, convertisseurs,
Et vous saints charlatans qu'on nomme confesseurs;
Venez tous et prouvez, dans mes vers satiriques,
Que l'Église est fertile en dévots empyriques,
En cœurs intéressés, mécréans, pharisiens,
Faussement décorés des beaux noms de chrétiens.

Pénitens endurcis, que rien ne vous afflige,
L'or saura diriger celui qui vous dirige!
Dès qu'on fait briller l'or, le prêtre est ca
Et le plus criminel lui paraît innocent.

On gagne un directeur, comme on gagne une belle,
Sans la bourse, il est dûr, autant qu'elle est cruelle.
Lorsque le confesseur reçoit de certains droits,
Tout pardon est scellé du grand sceau de la croix.
Criminelle douceur ! charité mercenaire !
Mais, de quoi vivra donc ce prêtre, ce bon père ?
Tout prêtre, dit Saint-Paul, doit vivre de l'autel,
Oui, vivre, c'est bien dit ; c'est le droit naturel :
Mais, vivre, est-ce voler tant de riches bigottes,
Et plus que l'héritier, hériter des plus sottes ?
Est-ce monopoler sur tous les cas verreux,
Et vendre, au poïds de l'or, le droit d'être amoureux ?
Est-ce adoucir sa voix, au son des grosses pièces ?
Est-ce de legs pieux doter toutes ses nièces ?
Et-ce garder, pour soi, l'argent des hôpitaux ?
Est-ce, enfin, retenir, ou nier les dépôts ?
Non, non, ce n'est pas là ce qu'on appelle vivre ;
C'est surpasser Tartuffe, ou du moins c'est le suivre.

Tout doux, me dira-t-on, vos vers sont trop mordans.
Eh bien ! les Directeurs sont tous d'honnêtes gens :
Ils sont tous archi-saints. J'en connais un, entr'autres,
Mais un qui vaut, lui seul, mieux que les douze Apôtres.

C'est un vieillard zélé, jusqu'à se trouver mal,
S'il ne tient une dame au confessionnal.
Quand donc il n'en tient plus, il court toute l'Église,
Et dès qu'il en verra quelqu'une assez bien mise,
Il s'approchera d'elle, et d'abord lui dira :
Si vous voulez, madame, on vous confessera.
Q'on est édifié, lorsqu'on voit une belle,
Assise près d'un prêtre, au fond d'une Chapelle !
Bon Dieu ! qu'il se fait là d'ouvertures de cœur !
Mais satan et la chair ne leur font-ils point peur ?
Ah ! non leur chair est morte, et satan est trop bête ;
Pour faire son profit d'un si saint tête-à-tête.
Si l'on en croit pourtant ce qu'en dit un dévot,
Leur chair se ressuscite, et satan n'est pas sot.
Quand certain Directeur parle à sa sunamite,
Je voudrais bien savoir pourquoi son cœur palpite.
Palpiter ! est-ce un mal ? Il vient de charité.
Oui, mais le cœur de Paul a-t-il tant palpité ?
Qu'importe ! en ce tems-là, la charité grossière
N'aimait pas le prochain de la belle manière.

Je n'aurai jamais fait, s'il faut spécifier
Tous les saints confesseurs de mon Calendrier.

Il en est de tout âge, il en est de tout ordre,
Sur qui même Boileau n'aurait pu jamais mordre.
L'un recherche si peu la gloire et l'intérêt,
Qu'une jeune Laïs est tout ce qui lui plaît.
La charité de l'autre est pour les demoiselles,
Dont il prend tant de soins qu'il est toujours chez elles.
L'autre, les jours de jeûne, invente, avec esprit,
L'art de manger, le soir, un peu de poisson frit.
L'autre, enfin, pour sonder le cœur de ses dévotes,
Vient à l'opéra même examiner leurs fautes;
Celui-ci n'a d'ardeur que pour la chasteté;
Qu'une dame ait lâché le mot d'impureté,
Il a, pour l'éplucher, cent jolis tours d'adresses :
Il lui fait tout conter; soupirs, baisers, caresses,
Postures, pâmoisons et tout ce qui s'ensuit.
La dame; après cela, le fait rêver la nuit.
Si ces furets d'amour font pourtant trop d'enquêtes,
Faites-vous confesser par ces vieillards honnêtes,
Par ces docteurs bénins, qui pour toute leçon,
A chaque gros pêché, vous disent toujours: *bon*.

Mais, à propos de *bon*, l'on m'a dit qu'un bon prêtre, (16
Dont le visage doux l'avait rendu le maître

De cent cœurs féminins qui l'aimaient plus que Dieu.
L'on m'a donc dit, qu'un jour, sortant de certain lieu;
(Ce lieu, c'est le logis d'une jeune bigote)
Il huma du serein, mais ce fut par sa faute;
Car, que n'abregeait-il tous ces pieux discours,
Lui qui venait prêcher la belle, tous les jours?
Le voilà donc fort mal; ce gros rhume l'assomme.
Tout le quartier le sait; chacun dit : le pauvre homme!
Et trente postillons, le lendemain matin,
Arrivent, dans sa chambre, une écuelle à la main.
Ce sont trente jockeis d'autant de pénitentes,
Portant, tous, des bouillons de viandes succulentes.
Mais lequel prendra-t-il de ces trente bouillons,
Tous également grands, tous également bons?
D'ailleurs, qu'il en prenne un, voilà vingt-neuf jalouses,
Car, toutes, pour lui seul, ont un vrai cœur d'épouses.
Sa servante qui voit que le péril est grand,
Prend, pleine une cuillier, de chaque restaurant,
Et sans tant de façons, sans tant de simagrées,
Fait un maître bouillon de trente cuillerées.
Le Saint prend le liquide, et prononce ces mots :
Ah! bouillon des bouillons, tu calmes tous mes maux!
Nos dames, cependant, dont l'âme est chagrinée,
De ces trente bouillons reçus la matinée,

Viennent savoir quel est le bouillon favori ;
Alors, l'homme de Dieu qui n'a jamais menti,
Les prend, l'une après l'autre, et leur dit à l'oreille :
« *Votre cher consommé, ma fille, a fait merveille....* »

Mais ne raillai-je point par un esprit d'aigreur,
Ou bien, par charité, fais-je ici le railleur ?
Me faut-il donc passer chaque sot, en revue,
Pour les percer des traits d'une langue ingénue ?
Non, ce serait médire, au lieu de censurer :
Je dois piquer et mordre, et non pas déchirer.
Ne découvrons donc point toutes les amourettes
De ceux qui vont tenter nos gentilles fillettes,
Et qui, lâchant la bride à d'infâmes desirs,
Dans un long sacrilège épuisent leurs plaisirs.
Que celui qui mena sa pénitente à Londre,
Afin qu'en sûreté sa poulette y pût pondre ;
Que celui, qui, niant ses crimes découverts,
N'a fait, depuis, qu'un saut de la Grève aux Enfers ;
Que celui qui jamais ne prit aucun clystère,
Que lorsque sa dévote a fait l'apothicaire ;
Que celui qui trouvant Philis, malade au lit,
Tâte, par-tout, pour voir si son accès finit ;

Que le prêtre zélé, qui, pour les moindres fautes,
La discipline en main, fustigeait ses dévotes;
Que celui qui voulant mortifier leur chair,
Lui-même leur mettait des ceintures de fer;
Que mille autres, encor, dont nous n'osons rien dire,
Ne soient jamais pour nous des sujets de satire.
Car si nous prétendons que leurs cœurs soient touchés,
Laissons-là les pêcheurs, et n'allons qu'aux pêchés;
Et sur ces pêchés même, usant de retenue,
Ne montrons que le buste, et cachons la statue.

PARDON, censeur pieux, pardon, sage lecteur,
Si quelqu'un de mes vers t'a fait bondir le cœur;
J'ai cru ne rien cacher de tout ce qui t'effraie:
Pour guérir les blessés, il faut sonder leur plaie.
Guerre, guerre éternelle à ces hommes de bien,
Qui, pour toute vertu, n'ont que l'air de chrétien!
Que ces Tartuffes vils, prônés par tant de sottes,
Trouvent plus d'ennemis qu'ils ne font de bigottes;
Qu'enfin, ces imposteurs soient autant diffamés,
Qu'*Aubert* et *Debelloi* se verront estimés! (17

SORTONS, muses, sortons d'un champ qui nous attriste,
Et peignons nos tableaux d'une couleur moins triste.

Egayons-nous, un peu, sur ces froids orateurs,
Qu'on nomme, en nos lieux saints, je crois, prédicateurs.
Raillons ce damoiseau, dont l'œillade amoureuse
Accompagne toujours la phrase précieuse.
Persifflons cet abbé qu'on voit, à tous propos,
Carresser sa pensée et rire à tous ses mots.
Rions de ce docteur dont la voix pédantesque
Vient ajouter encore à son air soldatesque,
Vous le voyez toujours campé comme un lutteur,
Avec ses poingts fermés, narguer son auditeur.
Il semble, quand il veut pousser un sillogisme,
Qu'il appelle, en duel, tout le christianisme;
Ou que de sa fureur nous prenant pour témoins,
Il veuille défier le diable, à coup de poings.
L'un quand son front se ride, ayant un œil farouche,
Pour la moindre syllabe ouvre toute la bouche,
Et craignant que sa voix n'avorte entre ses dents,
Lance de ses poulmons des mots toujours tonnans.
L'autre ponr éviter ces manières outrées,
Ne parle qu'au travers de ses lèvres serrées,
Et comme un instrument qui ne rend que des sons,
De ses mots retenus ne nous dit que les tons.
Celui-ci, d'une main, encense l'assemblée;
L'autre, à ses doigts crochus paraît avoir l'onglée;

Celui-là dont l'esprit n'imagine plus rien ;
Enfonce son bonnet qui tenait déjà bien :
Enfin , cet orateur qui pousse une invective ,
A chaque mot qu'il dit , fait pleuvoir sa salive ;
Et tel prêcheur qui croît les autres grimaciers ,
Est, au haut de ma liste , inscrit tout des premiers.

O vous , qui de *cet art* parcourez la carrière ,
Voulez-vous qu'un grand peuple encense votre chaire ;
Que la crainte et l'espoir , que la haîne et l'amour ,
Comme sur un théâtre , y parlent , tour-à-tour !
Ou si mieux vous n'aimez , sans cesse , entendre dire :
« *Au plus beau des sermons , je préfère Zaïre.* »
Imitez ce prélat , éloquent orateur , (18
Dont la voix et le ton pénètrent jusqu'au cœur ;
Ses discours animés , mais sans fiel et sans bile ,
Font avaler , tout pur , le lait de l'évangile :
C'est par cette douceur que l'on le voit guérir
Des maux qu'un bilieux n'eût jamais fait qu'aigrir.

Et vous , chargés du soin de confesser nos dames ,
Par excès de ferveur ne damnez plus les ames ;
Ministres d'un Dieu bon , montrez-vous tolérans ,
Humbles , modestes , doux , éclairés , indulgens.

Point de fausse vertu , point de morale austère ;
C'est s'opposer , soi-même , aux leçons qu'on veut faire.
Le docteur n'instruit plus , dès qu'il devient pédant ;
On n'est point écouté , quand on parle en grondant :
La pillule ne plaît que lorsqu'on l'enveloppe.
Écoutez , sur ce point , une fable d'Ésope :

« CHACUN sait qu'Aquilon , le plus hardi des vents,
» Brusque tous les mortels par ses emportemens.
» On dit, qu'un jour , ce dieu , si bouffi de colère
» Voyant que le Soleil ; dieu doux et tutélaire ,
» Était de l'univers la gloire et les amours,
» En eût tant dépit qu'il lui tînt ce discours :
» Sans doute il faut avoir bien de l'extravagance ,
» Pauvre dieu , pour te croire un dieu de conséquence.
» Que fais-tu , dans ton char , dont tu ne sors jamais ;
» Tu, luis et tes chevaux , tu les conduis en paix.
» Pour moi , je suis semblable au maître du tonnerre ;
» J'agite l'Océan , je fais trembler la Terre.
» Mais prouvons encor mieux que tu ne me vaux pas....
» Tu vois ce cavalier qúi galoppe là-bas :
» Regarde son manteau ; l'agraffe en est bien forte.
» Comme il n'est pourtant rien que mon souffle n'emporte;

» Gageons que je l'arrache ; en peux-tu faire autant ?
» Cela dit , de la nue il s'échappe à l'intant ,
» Fond sur le cavalier , gronde , mugit , bourdonne;
» Le cavalier tient ferme , et l'agraffe est si bonne ,
» Qu'elle vaincrait encore un second Aquilon :
» Ce que fit donc ce dieu, plus enflé qu'un balon,
» Fut de perdre , en une heure , et son tems et sa peine.
» Dès que le dieu du jour l'apperçoit , hors d'haleine ,
» Aquilon , lui dit-il , jette les yeux sur moi ,
» Tu verras si j'ai moins de puissance que toi.
» Il borne à ces seuls mots sa fine raillerie ;
» Alors, tous ses rayons dardent sur la prairie :
» L'air s'échauffe si fort que l'homme , tout en eau ,
» Est doucement contraint de quitter son manteau. »

VOICI le suc moral que couvre cette écorce :
On a tout , par douceur , mais on n'a rien par force.

FIN.

NOTES.

NOTES.

Esménard, ce rimeur fade autant que stérile,
Rêve qu'un jour sa muse éclipsera *Delille*.

1) ESMÉNARD est disciple du célèbre traducteur des Géorgiques. Poëte adroit et courtisan, il a su se faire quelques protecteurs distingués, mais les hommes de lettres, appréciateurs du vrai talent, ne lui accordent, ni goût, ni génie, ni imagination. Quelques antithèses fleuries, des expressions banales et recherchées, fruit de la réminiscence; un langage entortillé, obscur, voilà tout ce qui constitue le mérite de ses poésies; et pourtant M. *Esménard* se flatte de succéder à l'abbé *Delille* ! . . . . *Risum teneatis.*

Geoffroy, nourri de fiel, de ronce et de chardon,
Se croit Horace ou Perse, ou Nonotte, ou Fréron.

2) M. *Geoffroy*, se trompe; il est tout bonnement lui-même, c'est-à-dire, censeur, le plus souvent partial et ennuyeux. Dans ses longs extraits, il fait quelquefois preuve d'une fatigante érudition, mais rarement de goût, de sagesse et d'équité. Ce fameux rédac-

teur du *Journal des Débats*, auquel *Fréron* a bien laissé sa plume, trempée dans le fiel, mais non pas son génie, compte autant d'ennemis qu'il y a d'auteurs et d'acteurs estimés, dans la capitale (si j'en excepte, pourtant, *Elleviou*, *Duval*, et la pleureuse *Volnais.*) Il attaque indistinctement tout le monde et tous les ouvrages. Ce moderne Zoyle, non content de faire la guerre aux vivans, remue aussi la cendre des morts. Toutes les fois qu'on donne Zaïre, ou Mérope, *aux Français*, (ce qui arrive souvent) il exhume Voltaire, le déchire par lambeaux, le retourne en tous sens, et n'en montre, à ses lecteurs, que le hideux squelette.

Au reste, il paraît certain que les mânes du philosophe de Ferney, ont trouvé des vengeurs. On assure que M. *Geoffroy* a essuyé dernièrement une triple volée de coups de bâton, de laquelle ses épaules se ressentiront longtems.

> *Fievée*, en diffamant Rousseau, Mably, Voltaire,
> Veut mériter l'honneur d'être un *grand pamphlétaire.*

3) Encore un détracteur de Voltaire! le Dom-Quichotte *Fiévée*, à l'instar de *Geoffroy*, s'arme aussi du scapel, pour disséquer cruellement l'auteur de la *Henriade.* Il lui refuse toute espèce de talent, il lui conteste tous ses titres à la gloire et à l'immortalité. Quel est le but de M. *Fiévée*? On le devine aisément. Les ci-devant Princes lui ont depuis longtems transmis le brevet de *premier pamphlétaire de*

France, (*) et il veut mériter cet insigne honneur.

Ah ! si *Voltaire* vivait, petits insectes du Parnasse, ou vous feriez taire vos langues envenimées, ou il vous écraserait des coups de sa terrible massue.

QUESTION.

M. *Fiévée*, de 1802, serait-il le *Fiévée* de 1793, qui remplissait la feuille du comité de salut public, d'énergiques déclamations contre la religion et le trône ; le tout, alors, en faveur de cette tolérante philosophie que le *Fiévée* 1802, décrie tant aujourd'hui ?.... Dans le cas affirmatif : *Errare humanum est*.

Saint-Ange, en ses écrits, croit n'avoir point d'égal.

4) *Saint-Ange* n'est pas dépourvu de talent et de mérite ; ses poésies ont de la grâce et de la facilité. On estime généralement sa dernière traduction des métamorphoses d'Ovide ; mais l'amour-propre de cet auteur l'aveugle à un tel point qu'il lui est arrivé (assure-t-on) de dire publiquement à une des dernières séances de l'Institut, qu'après *Delille*, il croyait être le premier poète français, vivant. Si ce fait est vrai, il faut convenir que la modestie, chez M. Saint-Ange, n'est pas la vertu favorite.

Mercier protège L'ANE au dépens du CHEVAL.

5) Pour l'intelligence de ceux de mes lecteurs qui

(*) Lisez la corespondance anglaise, imprimée, par ordre du Gouvernement, en l'an IX.

ne comprendrait pas ce vers, il me suffira de leur dire que *Mercier* ou *Reicrem*, après avoir détrôné Newton, réhabilité Descartes et ses tourbillons, fait sa paix avec les loteries, vient de proscrire tous nos CHEVAUX, en masse, et d'appeller, pour les remplacer, les ANES. On assure que pour témoigner leur reconnaissance à un protecteur aussi illustre, ces Arcadiens, d'origine, lui ont offert une superbe paire d'oreilles, lesquelles ont été de suite acceptées.

De *Laharpe* et *Clément* la maligne folie,
Est celle de ces fous qu'on enferme et qu'on lie.

6) Ces deux écrivains sont bien faits pour être accolés ensemble. Tous, deux également intolérans, également injustes, ils ne cessent de dénigrer tout ce que la France compte de talens illustres et respectables. Ces grands-prévôts-littéraires, pour se réconcilier avec Dieu, qu'ils avaient tant outragé, dans leur jeunesse, se sont faits Apôtres de la foi, archi-bigots. Le Ciel doit leur savoir beaucoup de gré de cet amendement.

Il n'est pas jusqu'au sot, au risible *Gaston*,
Qui ne pense avoir bu toute l'eau d'Helicon.

7) L'individu dont il est ici question, était directeur de certain Lycée. Il a formé son goût en Sibérie et au Kamchatka. Fraîchement débarqué à Paris, il fait des Odes, des Dithyrambes, des Chansons, des Enigmes, et dédient le tout aux dames qui ne le lisent jamais.

Rigide ultramontain, dont le zèle échauffé,
Regrette le bon tems des saints Auto-da-fé.

8) *Auto-da-Fé*, ou Actes de foi : ces mots horribles devraient être effacés de tous les Dictionnaires ; ils sont la honte de l'humanité et le scandale du nom chrétien. Il est juste de dire, pourtant, que ces sacrifices publics et atroces, sont beaucoup plus rares aujourd'hui qu'autrefois, mais la raison qui perce avec tant de peine, quand le fanatisme est établi, n'a pu encore les abolir entièrement.

C'est un prêtre, en surplis, c'est un moine voué à l'humanité et à la douceur, qui fait, dans de vastes cachots, appliquer des hommes aux tortures les plus cruelles. C'est ensuite un théâtre dressé dans une place publique, où l'on conduit au bûcher tous les condamnés, à la suite d'une procession de moines et de confréries. Un asiatique qui assisterait, pour la première fois, à une telle exécution, ne saurait si c'est une réjouissance, une fête religieuse, un sacrifice, ou une boucherie ; et c'est tout cela ensemble.

Sectateur de Jésus, ardent propagandiste,
Qui prêche, en nos cités, la foi Bacchanariste.

9) Cette congrégation a pris son origine, en Allemagne, il y a quelques années. Elle reconnaît pour son chef, le père *Bacchanaris*, d'où est venu le nom de *Bacchanaristes* que l'on donne à ses membres. Ceux-

ci suivent, en tous points, les institutions des Jésuites, et comptent, parmi eux, des hommes qui ont appartenu à cet ordre machiavélique et célèbre. Quelques-uns de ces *Pères de la foi de Jésus*, s'étaient établis et organisés à Lyon ; déjà ils commençaient à s'emparer de la confiance des grands et des riches, et de l'éducation de leurs enfans, lorsqu'un ordre du Gouvernement est venu dissoudre cette corporation dangereuse.

Jeunesse, au goût si pur, jeunesse, qui, naguère,
Au théâtre Français, osas siffler Molière.

10) Ce n'est point une hyperbole, et le fait est réel. Dernièrement, après une représentation de *Bajazet*, notre jeunesse studieuse et sensée siffla impitoyablement le *Médecin, malgré-lui*, de Molière. Ainsi, comme on le voit, le goût se forme à Paris.

Prince lâche et cruel, bien plus tyran que Roi.

11) Afin d'éviter toute fausse interprétation, je préviens que le prince que j'ai eu en vue, ici, n'est point un prince européen.

Où ce pasteur fameux, retranché dans sa cure,
Qui refuse aux mondains jusqu'à la sépulture!

12.) Le refus fait par M. le curé de Saint-Roch, d'enterrer le corps de la danseuse *Chameroy*, a donné lieu à ces deux vers. La conduite inconsidérée de ce pasteur

a été blâmée et punie par le respectable archevêque de Paris, et il faut espérer que pareil scandale ne se renouvellera plus.

Il ne m'appartient pas de rien conclure sur cet acte de fausse piété, cependant, je demanderais aux prêtres, en général, qui leur a donné le droit de damner les âmes, par anticipation ? S'ils avaient ce pouvoir, la Religion catholique serait la plus arbitraire et la plus tyrannique de toutes celles que nous connaissons, et rien ne serait plus contraire à l'esprit de charité et de tolérance, qui en forme toute la base.

Voltaire avait bien senti cette vérité, lorsqu'il écrivit ces vers immortels, qu'on s'est hâté de reproduire, à l'ocasion de l'aventure du curé de Saint-Roch ;

« Pense-tu que Trajan, Marc-Aurèle, Titus,
» Noms chéris, noms sacrés, que tu n'as jamais lus,
» Aux fureurs des Démons soient livrés en partage
» Par le Dieu bienfaisant dont ils etaient l'image ?
» Et que tu seras, toi, de rayons couronné,
» D'un chœur de Chérubins, au ciel, environné,
» Pour avoir, quelque tems, chargé d'une besace ;
» Dormi dans l'ignorance, et croupi dans la crasse ?
» Sois sauvé, j'y consens, mais l'immortel Newton ;
» Mais le savant Leibnitz, et le sage Adisson,
» Et ce Loke, en un mot, dont la main courageuse
» A de l'esprit humain posé la borne heureuse ;
» Ces esprits qui semblaient de Dieu même éclairés ;
» Dans des feux éternels seront-ils devorés ?

» Porte un arrêt plus doux, prends un ton plus modeste ;
» Ami, ne préviens point le jugement céleste ;
» Respecte ces mortels, pardonne à leur vertu ;
Ils ne t'ont point damné, pourquoi les damne-tu ?
» A la religion discrètement fidelle,
» Sois doux, compâtissant, sage, indulgent comme elle,
» Et sans noyer autrui, songe à gagner le port ;
» La clémence a raison, et la colère a tort. »

Ou ce prélat, si vain du nom de *Monseigneur*,
Qu'à peine s'il repond, quand on lui dit : *Monsieur*.

13) Il me serait aisé de citer des exemples que malgré nos Lois et le Concordat, qui proscrivent, à juste titre, le nom de *Monseigneur*, plusieurs prélats, estimables d'ailleurs, ne souffrent pas qu'on les qualifie autrement.

Ou ce peuple fallot qui court sur le calvaire,
Canoniser le corps d'un pieux solitaire.

14) Il y a quelques mois que le corps, assez bien conservé, d'un hermite du Calvaire, mort en 1658, fut trouvé par des paysans, au-dessus du village de Surenne. Tout Paris s'extasia sur ce prétendu miracle. La foule était si grande, sur la montagne du Calvaire, que le premier Consul fut obligé d'y envoyer, de Saint-Cloud, des soldats de sa garde ; et il n'était rien moins question que d'introduire un nouveau Saint dans

dans le calendrier. Mais ce peuple qui s'étonnait de la non-putréfaction d'un cadavre, ignorait donc l'usage des plantes aromatiques et des sucs conservateurs de la matière ? Il n'avait donc jamais lu Volney, Savary, Norden, et sur-tout, Denon, touchant les momies que ces voyageurs ont découvertes en Egypte ?

Ou bien cette Beauté qui va dans un saint lieu,
Quêter des cœurs pour elle, et des deniers pour Dieu.

15) Quelques personnes à qui j'avais communiqué cette Satire, avant son impression, m'ont fait craindre que le public ne voulut reconnaître dans *cette Beauté qui va dans un saint lieu*, madame R***, surnommée LA BELLE QUÊTEUSE. Pour tranquilliser leur esprit susceptible, je m'empresse de déclarer, ici, que je n'ai pas plus eu cette dame en vue que MM. *Et*.... et *Nant*.... dans leur pièce épisodique (non jouée) des *Eaux de Spa*.

Mais à propos de *bon*, l'on m'a dit qu'un bon-prêtre..

16) L'anecdote qui a donné lieu à cet épisode, m'a été certifiée. Par égard pour celui qu'elle concerne, je me suis abstenu de le nommer.

Qu'enfin, ces imposteurs soient autant diffamés,
Qu'*Aubert* et *Debelloi* se verront estimés.

17) L'abbé *Aubert*, fabuliste charmant, qui rappelle quelquefois la naïveté du bon Lafontaine, a mérité l'estime de tous ceux qui le connaissent, par la droiture

de son esprit, et par la pureté de ses mœurs. Il n'y a qu'une voix sur le compte du vénérable archevêque de Paris ; il est l'honneur de l'Église et de la Religion ; si tous les ministres du Culte lui ressemblaient, la terre entière serait couverte de chrétiens.

Imitez ce prélat, éloquent orateur,
Dont la voix et le ton pénètrent jusqu'au cœur.

18) M. *de Boisjolin*, archevêque de Tours, est le *Bourdaloue* du dix-neuvième siècle.

FIN DES NOTES.